

# La guerre d'Algérie

poèmes de

## Georges Garié

### Comédie macabre

Sa mission terminée et soulagée en  
sonne  
De rentrer au complet dans le caser-  
nement  
La section commise à lui  
Thèmes

De sa haute stature dans sa d'habitué  
blanche  
Il du monde le trouble bien près à l'air  
troué  
Négligeant son rôle de chef de section  
sous l'habit

### La route coupée

Dès la sortie du camp, au début du chemin  
La route était coupée d'un trou large et profond  
Que l'on avait vu hier, que l'on verrait demain  
Que les fellahs soulevés, creaient comme de le font

### Katylie, 1957

Le jour du 2 janvier, me allant à sa mère  
Le Camarade injurieux m'accabla le sursis  
Elle avait pris les traits d'un homme indigène  
Un Katylie encore jeune mais néanmoins mortel  
Qui tout au long du jour, pourchassa par les villages  
Avait tantôt saisi, dans l'ouéd avec les autres

### Corvée de bois

On me avantra sous, Au plus mauvais moment  
Jeus hroullara on paras et horkes  
Jeus pesant caurban, boulaient rapidement le  
Jeus hroullara, village berbère  
Jeus hroullara, Sa présence en ces lieux  
Jeus hroullara, était des plus étranges,  
Jeus hroullara, Seul y vivaient encore des  
Jeus hroullara, femmes et des enfants  
Jeus hroullara, aussi quelques vieillards,  
Jeus hroullara, mais bien que ça dérange  
Jeus hroullara, tous les hommes valides  
Jeus hroullara, étaient morts ou absents.

### Harba

de mon deuxième poste  
de elle amène et mousses  
de un me au chirurgien, il restait près de moi  
La confiance scellait le lien entre nous  
Pour le plus jeune d'entre eux, c'est un peu  
Peut-être est-il chez nous pour se mettre à  
obain pour le mess, mais la guerre lui a fait  
de la dernière guerre il libéra Paris



# *La guerre d'Algérie*

\*\*\*\*\*

(Episodes vécues)

\*\*\*\*\*

Poèmes de Georges Garié

\*\*\*\*\*

**Le sang de la Toussaint**

**Kabylie 1957**

**Corvée de bois**

**Comédie macabre**

**La patrouille**

**Le cordonnier**

**La route coupée**

**Harki**

**Progrès**

**Rentrée des classes**

**Mort pour la France**

**Maudite soit la guerre**

\*\*\*\*\*

*« On ne peut pas se guérir d'un traumatisme par refoulement »  
(Mohamed Harbi)*

# *Le sang de la Toussaint*

---

Sur les hauteurs d'Alger, trône Bouzarhèa.  
Son Ecole normale, dans les eucalyptus,  
Reçoit de métropole et ce sans aléa,  
Les futurs enseignants pour un an, voire plus.

Certains par vocation, d'autres pour l'aventure,  
Ont préféré l'Afrique, son soleil, ses enfants.  
Ce pays fait rêver, gâté par la nature ;  
L'autre moitié du siècle est là qui les attends.

Autochtones, francaouis et pieds noirs réunis,  
Tous se verront confier à la fin des vacances,  
Un poste d'instituteur plus ou moins démuni  
Avec tous les soucis de tous ceux qui commencent.

Pour sa deuxième année d'école à Tifelfel,  
Guy paraissait déjà ancien en la matière  
Son épouse l'aidait, leur bonheur était tel  
Que de leur Limousin, ils ne se souciaient guère.

Mais un jour de Toussaint partis pour des emplettes,  
Entre Arris et Biskra l'autocar est stoppé.  
Des fellagahs armés sortant de leur cachette,  
Les obligent à descendre tous sur le bas côté.

Leur ami le caïd interloqué, proteste  
Mais une arme crépite et il est abattu.  
Guy tombe ; il est touché, sa femme aussi du reste.  
Elle est gravement blessée, lui ne respire plus.

Et ce premier novembre mil neuf cent cinquante quatre,  
L'insurrection avait, aux yeux du monde entier,  
Perpétré un forfait, en choisissant d'abattre  
Guy qui leur proposait savoir et amitié.

*(Dans les Aurès - 1954)*

# *Kabylie 1957*

---

Ce jour du 2 janvier, m'ayant à sa merci,  
La Camarde invitée, m'accorda le sursis.  
Elle avait pris les traits d'un homme du djebel  
Un Kabyle encore jeune mais néanmoins mortel,  
Qui tout au long du jour, pourchassé par les nôtres  
Avait trouvé refuge, dans l'oued avec les autres.

Caché dans les ajoncs, il restait à l'affût  
Pour tuer le premier, le premier quel qu'il fût !  
Son vieux fusil de chasse armé de chevrotines,  
Était prêt à tirer, plaqué sous sa poitrine.

Quand le long du ruisseau, descendant d'un bon pas,  
Et précédant d'un rien ma section de combat  
Le premier, ce fût moi, fier d'en avoir fini  
De voir ces paysans traités en ennemis.  
Les deux claquements secs du coup que l'on répète,  
M'ont laissé pétrifié, découvrant la cachette  
Du kabyle réduit, pour préserver sa peau,  
D'user de munitions trainées dans le ruisseau.

Ces circonstances là m'ont valu d'être en vie.  
Ce ne fût pas le cas du chasseur qui se vit  
Le temps de la rafale d'une arme automatique,  
Converti d'un seul coup en martyr authentique.

*(02 janvier 1957 - Operation Azib Médoun)*

# Corvée de bois

La colonne avançait sous un épais brouillard,  
Un silence pesant courbait les silhouettes,  
Au milieu des soldats, titubant, l'œil hagard,  
Un fellah redoutait que la troupe s'arrête.

La veille, un court instant délaissant le maquis,  
Il était arrivé pour embrasser sa mère  
Au plus mauvais moment où paras et harkis  
Bouclaient rapidement le village berbère

Sa présence en ces lieux était des plus étranges,  
Seuls y vivaient encore des femmes et des enfants,  
Aussi quelques vieillards, mais bien que ça dérange  
Tous les hommes valides étaient morts ou absents.

Plaqué d'une main ferme le dos contre le mur,  
Il regrettait très fort son envie malheureuse.  
Constatant qu'aujourd'hui le lieu n'étaient pas sur,  
Qu'il risquait fort sa vie, sauf fuite périlleuse

Poursuivant leur mission d'action psychologique,  
Les soldats exultaient d'avoir eu cette fois  
La chance de trouver par un effet magique  
Celui qui s'avérait une prise de choix.

La soirée se passa ainsi que d'habitude  
A presser le suspect de questions et de coups.  
Muet, il résistait, face à sa solitude,  
Malgré tout le para en vint enfin à bout.

Puis au petit matin la décision fut prise :  
Le jugeant encombrant, mal en point de surcroît,  
Quelques rudes gaillards, dans cette brume grise  
Allaient l'accompagner à la corvée de bois.

Une courte rafale déchira le silence ;  
La face contre terre comme pour l'embrasser,  
Le fellah est tombé étant le seul, je pense  
D'être de ses remords enfin débarrassé.

*(Massif du Sidi Ali Bou Nab-Grande kabylie - 1957,*

# Comédie macabre

Sa mission terminée et soulagée en somme  
De rentrer au complet dans le casernement,  
La section composée d'une vingtaine d'hommes,  
Ramenait ce jour là un notable important.

De sa haute stature dans sa djellaba blanche,  
Il dominait le groupe bien prêt à faire front.  
Deux soldats l'accrochant chacun par une  
manche  
Se sont vus repoussés du fait de cet affront.

Renseignement tiré d'autre interrogatoire,  
Il était respecté de la population,  
Du respect que l'on doit aux élites notoires,  
Et du rang supposé dans la révolution.

Il fallait dans ce cas jouer la partie fine,  
Savoir qui se cachait dessous ces cheveux  
blancs,  
Car l'ancien baroudeur portait sur sa poitrine,  
La croix que l'on décerne aux anciens combattants.

Ses réponses cinglantes aux questions qui  
accablent,  
Finissent d'agacer ceux qui l'interrogeaient  
Et décident enfin, après un tour de table,  
De s'en débarrasser, mettant fin au projet.

Le projet c'était bien celui de le confondre,  
Car les sources étaient sûres mais le faire  
avouer

Qu'il était fellaga plutôt que de répondre  
Qu'il était algérien, c'était trop demander.

Il était reparti suivi d'une escouade  
Avec un sergent-chef pris pour le protéger,  
Et qui à son retour, inutile bravade,  
Raconta que ce soir il s'était bien marré.

Et quand le lendemain le lieutenant m'appelle  
Et me dit qu'au village on signale un malheur  
Car le Vieux était mort, tué par les rebelles  
Il m'ordonne d'aller lui rendre les honneurs.

Dans sa djellaba blanche toute tachée de sang,  
Il gisait sur le dos dans la poussière grise  
Son visage de marbre était doux et pourtant  
Ses mains serraient sa vie que la mort avait  
prise.

Des femmes tout autour sanglotaient en silence  
Et les soldats émus, debout, au garde-à-vous,  
Ont présenté les armes et quoi que l'on en pense  
Ont respecté cet homme qui était de chez nous.

De ce jour là encore je garde un goût amer  
Car en réalité ce sergent-chef infâme,  
L'avait exécuté puisqu'on était en guerre  
Dieu seul connaît depuis la couleur de son âme.

*(Douar Chender-Grande Kabylie  
Printemps 1957)*

# La patrouille

---

A quelques jours à peine de leur libération  
Des rappelés vivaient leur dernière mission.  
Devant, comme il se doit, c'est l'éclaireur de tête.  
La nuit était sans lune, l'obscurité complète.  
Pourquoi sortir alors si l'on ne peut y voir ?  
Et comment s'orienter quand on est dans le noir ?  
Que ce soit en nouvelle ou bien en pleine lune,  
Les ordres sont les ordres, ce n'est pas pour des prunes  
Qu'il fallait, ce soir là, décidé en haut lieu,  
Monter une patrouille, écarquiller les yeux.  
L'ennemi se sent fort quand on ne le voit pas  
Bien que l'obscurité complique un peu ses pas.  
Progressant à tâtons,  
Etouffant les jurons,  
La patrouille a surpris  
Une sorte de bruit.  
Un crépitement sec déchire le silence :  
Un gars tendu de peur, n'y tenant plus je pense,  
La mitraillette au poing vient de se libérer,  
En pressant d'un doigt dur, la gâchette écrasée.  
Une plainte étouffée, puis un poids lourd qui tombe.  
Le silence est pesant comme dans une tombe.  
Le temps paraît bien long quand plus rien ne se passe.  
Mais que diable font-ils ceux qui sont là en face ?  
Rien, ils ne bougent pas et comme nous sans doute,  
Il leur tarde d'agir, de reprendre la route.  
En faisant demi-tour, doucement, au jugé,  
La troupe rentre au camp pour plus de sûreté.  
Le lendemain matin  
La patrouille revint  
Voir l'envers du décor :  
Un petit âne mort !

(Douar Ouriacha - Septembre 1956)



# *Le cordonnier*

---

Il était cordonnier,  
Quelque peu estropié.  
Disons le en deux mots,  
Il avait les pieds bots.  
De son infirmité vraiment il n'avait cure  
Et se confectionnait lui-même ses chaussures  
Qu'il ne pouvait trouver ailleurs c'est évident,  
Ses pieds tout déformés le rendaient impotent.  
Il avait deux béquilles pour mieux se déplacer  
Du fond de l'atelier à sa porte d'entrée.  
C'était son seul parcours. Quelle que soit la saison,  
Il dépassait de peu le seuil de sa maison.  
Un jour des militaires, assez inquiets je pense,  
Devant sur le terrain, faire acte de présence,  
Ne trouvant que des femmes et puis quelques enfants,  
L'ont forcé à les suivre, soumis, clopin-clopant.  
La raison de cet acte qui étonne sans doute  
Est de se protéger de ceux que l'on redoute.  
Un défilé étroit qu'ils devaient emprunter  
Les rendaient vulnérables et bien à la portée  
Des rebelles planqués sur les hauteurs voisines.  
Le cordonnier alors offrirait sa poitrine.  
Après un long trajet, tout danger écarté,  
Les soldats ont laissé l'impotent éreinté  
Retourner à son bled par ses propres moyens.  
Ils étaient généreux et lui s'en sortait bien.

*(Massif Sidi Ali Bou Nab - 1957)*

# La route coupée

---

Dès la sortie du camp, au détour du chemin,  
La route était coupée d'un trou large et profond,  
Que l'on avait vu hier, que l'on verrait demain,  
Que des fellahs soumis, creusent comme ils le font  
Sans plaisir dans le but de harceler nos troupes.  
Depuis que les consignes de leurs moudjahidines  
Les forcent à agir ainsi par petits groupes  
Dans l'ombre de la nuit de Beni Ouarzedine.

A peine revenus, chacun dans son foyer,  
Ces mêmes villageois apeurés, harassés,  
Reprenaient leurs outils qu'ils venaient d'employer,  
Requis par nos soldats qui en avaient assez  
De voir chaque matin, au détour du chemin,  
La route défoncée et par les mêmes mains.

Lassé des exactions qui se renouvelaient,  
Le lieutenant nomma comme chef de chantier  
Un jeune villageois, fourbe qu'il soupçonnait,  
Le rendit responsable des routes et des sentiers.  
L'homme avait un foyer : sa femme et trois enfants.  
Il ne demandait rien et pourtant comprenait  
Qu'un refus l'exposait inévitablement.  
Mais obéir aussi, est-ce qu'on le soutiendrait ?

Le lendemain matin, branle bas de combat  
Près de la sentinelle, à son poste de garde,  
La femme et les enfants, tous les quatre étaient là,  
Pleurant, geignant, criant et la femme hagarde.  
Devinant qu'un malheur venait de se produire,  
Le sergent de service flanqué de ses soldats,  
Suivit la femme en pleurs et se laissa conduire.  
Au fond d'un nouveau trou, le mari était là.

Au panneau de carton qu'il portait en sautoir,  
Sous sa gorge béante où du sang noir séchait,  
On lisait : « Mort au traître manquant à son devoir ».  
Des mouches en bourdonnant s'échappaient de la plaie.  
Les soldats ne pouvaient s'empêcher de songer,  
Sensibles au malheur de la femme à genoux,  
Que ceux qui cette nuit avaient dû se venger,  
Au jeu de la terreur, jouaient à un jeu fou.

(Beni Ouarzedine - Octobre 1956)

A mon deuxième poste, toujours en Kabylie,  
J'ai été assisté de nouveaux supplétifs,  
L'un né au Djurjura, l'autre près de Sétif,  
La confiance scellant le contrat qui nous lie.  
Pour le plus jeune Azouz, c'est un peu l'aventure,  
Peut-être est-il chez nous pour se mettre à l'abri,  
Mais pour le vieux Taieb, la cause était plus sûre,  
A la dernière guerre il libéra Paris.

Dès lors, les relations que nous avions sur place,  
Grâce à nos deux harkis attachés à mes pas,  
On peut le dire ainsi, avaient rompu la glace  
Avec les habitants qui ne se cachaient pas.  
Avec eux j'ai appris à parler le berbère,  
Parler c'est beaucoup dire, à poser des questions,  
Du genre : où est ton mari ? où travaille ton frère,  
Cet homme sur la photo, en connais-tu le nom ?

Et quand dans l'entretien, la réponse était sèche,  
Le regard dédaigneux, de la gêne parfois,  
C'est qu'ils n'acceptaient pas que des leurs soient de mêche  
Avec l'armée française qui imposait sa Loi.  
Les harkis, les goumiers, ralliés et supplétifs  
Les mettaient mal à l'aise car ne partageant pas  
Tous le même combat, ça les rendaient rétifs,  
Et le dialogue, alors, butait à chaque pas.

Présents sur le terrain, leur aide était précieuse.  
Ils connaissaient les lieux, les points d'eau, les chemins,  
Mais parfois s'infiltrait la question pernicieuse  
Où on se demandait : seront-ils là demain ?  
Ils ont, peut-on penser, servi avec constance  
Quand après moi un autre aspirant est venu.  
Servi à quoi ? et qui ? Probablement la France.  
Mais la guerre finie, que sont-ils devenus ?

(Kabylie - 1957)

On peut louer de l'homme son esprit inventif,  
Il a su de tous temps libérer de leur cage  
Des idées enterrées au monde des captifs.  
Pour le plus grand profit des mortels de tout âge.  
En transformant un jour l'énergie mécanique  
D'un cylindre tournant à des milliers de tours,  
Pour obtenir alors du courant électrique.  
Le profit dans ce cas existe-t-il toujours ?

Bien sûr y voir la nuit est un progrès immense  
Et ce nouveau produit transforma l'industrie ;  
Mais ses applications n'ont pas toutes, je pense.  
Procuré du plaisir à quelques corps meurtris.  
Ainsi quelques bourreaux de la dernière guerre  
Ont usé du courant pour avoir des aveux.  
Pour délier les langues comme on disait naguère,  
Certains nazis notoires en faisaient même un jeu.

Cette pratique hélas, depuis a fait école  
En Indochine, entre autres, dans ce lointain bourbier,  
Quand le renseignement avait le meilleur rôle  
Pour détecter le Viet, sauver le monde entier.  
Ce mal est contagieux et peut toucher quiconque  
Est guidé par la peur, la haine ou la révolte.  
Il glisse pernicieux comme glissent les jonques  
Et enfle comme un vent qui couche les récoltes.

Le système est connu. Deux électrodes en fait  
Branchée l'une au sexe l'autre à un autre endroit,  
Irrigent tout le corps des pieds jusqu'à la tête  
D'un courant continu qui vous tend et vous broie.  
Le corps supplicié connaît des soubresauts,  
Son cerveau excité va engendrer la haine  
Comme les petits rus engendrent les ruisseaux.  
Cet outil porte un nom : pour tous c'est la « gégène ».

La gégène a aussi sévi en Algérie,  
Mais ce n'est pas l'outil qu'il faut remettre en cause  
Si on veut rester digne de la mère patrie.  
C'est l'homme qui s'en sert. Honte à celui qui ose.

# Rentrée des classes

Avant d'être engagé dans ce conflit tragique,  
J'enseignais le français dans le sud algérien.  
Et les parents ravis de l'école publique,  
Me confiaient leurs enfants me disant : « c'est  
le tien ».  
Mais les temps ont changé et ce matin d'octobre  
En grande Kabylie, l'école était fermée.  
Le maître disparu et l'enseignement sobre.  
Les enfants se cachaient par peur de notre armée.

On devait maintenir la présence française  
Peut-être même encore fallait-il l'imposer  
Pour que tous les berbères chantent la Mar-  
seillaise.  
Il était nécessaire de sévir et d'oser.  
De sévir car enfin l'école obligatoire  
Constitue le fleuron de la démocratie  
Et il ne convient pas alors de laisser croire  
Qu'il reste réservé à la ploutocratie.

Contents ou pas du reste, les parents durent  
dire  
Qu'ils s'engageaient dès lors, d'envoyer leurs  
enfants  
Chaque jour à l'école pour éviter le pire  
Et voir emprisonner les parents défailants.  
Mais la veille déjà une mise en demeure,  
A la nuance près, qu'il était interdit  
De fréquenter l'école afin que nul ne meure,  
Les avaient alertés, émanant du maquis.

Imaginez alors l'ambiance à la mechta.  
Elle est bien cornélienne et vous engage certes  
Quand le risque est présent quel que soit votre  
choix.

D'éviter à chacun de courir à sa perte.  
L'Armée disciplinée, toujours sans état d'âme,  
Décida fermement de procéder alors  
A des rafles d'enfants pour ranimer la flamme,  
Pourvu que quelques braises veuillent rougir  
encore.

Le matin les soldats encerclaient le village.  
Embarquaient prestement tous ceux qui parais-  
saient  
Relever de l'école en fonction de leur âge,  
Qui travaillaient aux champs ou simplement  
passaient.  
Le charpentier nommé à la place du maître,  
Faisait ce qu'il pouvait, seul pour les occuper.  
Mais il est peu probable que l'on ait pu voir  
naître  
Des envies de savoir si ce n'est de lutter.

Avant, garçons et filles arrivaient avant l'heure  
Pour revoir leurs amis et jouer dans la cour.  
Aujourd'hui plus de rire, c'est la peur qui de-  
meure  
Qui s'immisce partout à tout moment du jour.  
La jeunesse brisée inscrit dans sa mémoire  
Ce qui la traumatise : la violence et la faim.  
Dis-moi toi qui sait tout et fait semblant de  
croire.  
Dis-moi, leur joie de vivre, jaillira-t-elle un  
jour ?

*(Ouverture de classe en Grande Kabylie - 1957)*

# Morts pour la France

Dans un petit village, au pied de la montagne,  
De l'Ariège profonde, au bout de la vallée,  
Avant que les ronciers et la forêt ne gagnent,  
Aucun des jeunes ici ne voulaient s'en aller.  
De Bulard à Uretz et jusqu'au Bentaillou,  
Les minerais de fer, de plomb, de zinc et autres  
Qui selon vous peut-être n'étaient que des cailloux,  
Faisait vivre un pays. Hé bien c'était le nôtre.

De nombreux émigrés travaillaient à la mine,  
Ils venaient de partout et l'un d'eux de Serbie.  
Sa femme, courageuse, aidait à la cantine ;  
Une baraque en bois abritait ses petits.  
Le plus jeune de tous, Edhem de son prénom,  
Lui faisait voir les pierres et était, c'est certain,  
Reconnu alentour pour le plus polisson  
Mais jamais le dernier pour aider les copains.

A vingt ans quand l'Etat lui offre le voyage  
Pour l'Algérie en sang, il quitte le pays  
Et comme des milliers des jeunes de son âge,  
Il rêve de palmiers, de figues de barbarie.  
Son chef de compagnie l'affecte à la conduite  
Des engins de transport et s'aperçoit de suite  
Que le jeune soldat d'un courage exemplaire  
A mûri entretemps et ne cherche qu'à plaire.

Edhem dors maintenant au petit cimetière  
Et son nom est gravé au monument aux morts.  
Il aurait bien voulu toute sa vie entière  
Rester dans son village, se dissiper encore.  
Une balle perdue, belle image trompeuse !  
L'a frappé en plein front et sans pitié la gueuse  
A mis fin à sa vie, à lui si dynamique.  
Et dors en paix Edhem, fils d'Hazambégovic.

*(Cimetière de Sentein - Ariège)*

# Maudite soit la guerre

Les affres de la guerre sont restées en sommeil  
Pendant un temps couvrant plus de trois décennies.  
Du moins dans l'hexagone, aubaine sans pareille  
C'est toujours ça de pris, personne ne le nie.

La France a eu son lot de malheurs et de drames,  
L'Europe toute entière fut à feu et à sang.  
Il n'y a pas si longtemps c'était bien le programme  
Des apprentis sorciers, belliqueux, écœurants.

Mais le dernier conflit qu'on ait eu à connaître,  
Fratricide, intérieur, il a pesé si lourd  
Que les souvenirs mêmes ont du mal à renaitre  
Le couvercle est fermé, fermé à double tour.

La guerre d'Algérie a fui les commentaires  
De ceux qui la menaient, là-bas, il y a longtemps.  
Ce qu'ils avaient tous vu, les forçaient à se taire.  
Le devoir de mémoire s'impose maintenant.

Ils se sont retrouvés comme les mousquetaires,  
Quatre anciens appelés qui avaient fait serment  
De se dresser un jour unis contre la guerre  
Décidés à transmettre leur vécu de ce temps.

Tous les quatre : Rémi, Armand, Michel et Georges.  
Percevant leur retraite d'ancien combattant  
Trouvant qu'elle leur restait au travers de la gorge,  
La versent chaque année pour le monde souffrant.

La mayonnaise a pris, on a vu apparaître,  
Avec quelques soutiens une association  
Appelés, rappelés, amis vont faire connaître  
Un peu leurs souvenirs mais aussi ce qu'ils font.

Rejetant les rancœurs et les plaies du passé,  
Ils tendent au Magreb la main de l'amitié  
Pour que de ses flots bleus, la Méditerranée  
Baigne nos deux pays dans la fraternité.

(Association 4acg)

### Comédie macabre

Sa mission terminée et soulagée en  
somme  
De rentrer au complet dans le cas-  
nement  
à la fin d'une issue d'une vitra-  
lisation

De sa haute stature dans sa diéfolu  
blanche  
dominant le groupe bien prêt à faire  
trou  
à sa hauteur, accorde haut, court et

### La route coupée

Dès la sortie du camp, au début du chemin  
La route était coupée par un trou large et profond,  
que l'on avait vu hier, que l'on voyait aujourd'hui,  
mais les fellahs sahariens, et nous comme de le font

### Kabylie 1957

Le posséder l'année, en ayant sa maison  
de l'année, inutile, ne pouvant le saisir  
elle avait pas les traits d'un combat, de l'année  
Un village encore intact, mais maintenant détruit  
qui s'est vu long de jour, par le passage des autres  
Avec l'année, plus dans l'année, les autres

**Georges Garié est né le 19 Avril 1931 à Sentein (Ariège).**

**Destiné au début à l'enseignement  
il est nommé instituteur dans le Sahara  
à sa sortie de l'École Normale d'Alger.**

**La guerre d'Algérie, à laquelle il participe  
comme appelé au Service Militaire  
de Septembre 1955 à Décembre 1957, va modifier ses projets  
et en 1960 il commence à EDF, une carrière de Cadre Administratif  
qu'il termine à Bayonne en 1991.**

**Retraité dans ses Pyrénées natales il interrompt en Avril 2009  
son troisième mandat de maire de la commune d'Arrout (Ariège).**

Harthe  
de mon

J'ai été assise au  
d'un me au Djurdjura  
La confiance seules le combat ses  
Pour le plus jeune Djurdj, c'est un peu  
Peut-être est-il des mais pour le mettre  
Mais pour le mieux. C'est la seule fois  
de la dernière guerre il libéra Paris